

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

focus sur

I VIOLENCES SEXUELLES

**# NE PLUS
SE TAIRE !**

Noëlle Kéruzoré
L'AMOUR DES MOTS

DÉCRYPTAGE
EN MÉMOIRE
DES TRANS

CULTURE

*Croisement
des langues
en exil*



Celle qui

se frotte aux textes



Le théâtre, elle y est venue par le biais de la littérature. Noëlle Keruzoré cultive depuis longtemps le goût des textes.

« J'étais étudiante à Rennes 2, et ensuite à Lille 3 en traduction de l'anglais, avec une spécialisation en rédaction de sous-titres et dialogues de doublage. », explique-t-elle. À l'école Florent à Paris, puis à la London Academy of Music and Dramatic Arts à Londres, elle apprend la relation aux partenaires, le frottement à la langue, le rapprochement avec les personnages et découvre une approche du jeu grâce à laquelle le/la comédien-ne se met au service d'une œuvre et/ou d'un-e metteur-e en scène. L'attrance pour la mise en scène va fleurir après sa formation, d'abord au sein d'une compagnie dans laquelle elle et ses partenaires sont amené-e-s à réfléchir à leur projet et leurs envies : « Je me suis aperçue que je n'avais pas forcément le goût de jouer tel ou tel personnage. Le glissement s'est fait au fil de ma pratique et de ma réflexion. L'affinement du point de vue permet de se situer et puis, on se dit qu'il faut finir par se lancer ! Le projet suivant a été plus personnel. » De son glissement vers la mise en scène, elle glisse désormais vers la recherche. Et quoi de plus logiquement alambiqué pour une amoureux des mots que de s'attaquer à la Pataphysique à travers un texte de l'écrivain Jean-Pierre Brisset ? « J'avais besoin d'un temps de plateau pour constater que des passages que j'aimais ne passer pas dans l'espace scénique. J'ai besoin de tester, d'expérimenter, d'avoir beaucoup de matériaux puis d'affiner. Pour élaborer le langage du plateau. », souligne-t-elle. Sa carrière prend un nouveau tournant à la naissance de ses enfants. Elle s'éloigne de la création pour se rapprocher de la transmission, auprès des élèves de l'école du TNB, tout d'abord. C'est avec eux qu'elle va se frotter à l'écriture, d'encore plus près, en les faisant travailler en 2014 sur *Uncut*, un projet du nom d'un collectif de théâtre anglais, initié en 2011. L'idée : proposer à 5 auteur-e-s dramatiques d'écrire des formes courtes – ensuite libres

de droits durant deux mois – sur un thème donné, en très peu de temps. Happée par le concept, la vitalité et la spontanéité qui s'en dégage, Noëlle Keruzoré ne va plus lâcher le projet et embarquer avec elle, entre autre, l'écrivain Ronan Mancec et la metteuse en scène Frédérique Mingant. « On a créé un noyau de réflexion à plusieurs. Ça donne d'autres endroits d'actions et de rencontres. Je n'avais encore jamais expérimenté les choses de cette manière. Quand on bosse sur une pièce, sur une création, on peut se sentir isolé-e-s, en circuit fermé. Là, ça ouvre les échanges ! », se passionne-t-elle. Son enthousiasme est contagieux. Et sa volonté de faire évoluer les choses autour de son fil rouge – à savoir la restitution et la transmission – est enivrante. Cette année, la lecture des textes, autour de la post vérité, qui pour la première fois incluait des auteur-e-s français-es, avait lieu le 21 novembre au Triangle, là où Noëlle est professeure de théâtre et où elle propose des ateliers basés sur le mouvement Alexander, auquel elle a été initiée durant ses études en Angleterre. « C'est un outil dont je me suis servie tout de suite pour entrer en scène, pour m'aider à me préparer. J'ai le goût des textes mais aussi celui de l'histoire des corps sur scène. », souligne-t-elle. Ce mouvement est un réapprentissage complet des habitudes d'usage et posturale dont l'idée « est de faire moins. On n'est pas dans l'idée de modifier ou de corriger, qui est un peu culpabilisante et péjorative. Mais dans le faire moins, dans le corps : moins de tensions, moins de blocages, moins de pressions, moins d'appuis. Il y a vraiment un rapport à une liberté possible, par rapport à une action de soi. C'est un processus de recherches continues. » Un mouvement plein d'énergie positive, « qui remet de l'élan là où c'est sclérosé », qui vise aussi à se repositionner en tant que sujet, dans sa capacité à être au monde au présent et à lutter, et ça ça nous plaît bien, « contre les injonctions permanentes vis-à-vis de soi parce qu'on se met souvent en esclavage par rapport à nous-même. »

■ MARINE COMBE



canal B

94 MHz Radio curieuse



ON AIR



Art : www.myfishisfresh.com

YEGG

ÉDITO | #WETOGETHER

PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

« On en voit énormément des jeunes femmes comme vous qui se réveillent le lendemain d'une soirée alcoolisée sans leurs culottes. Ou des étudiantes qui se réveillent à côté d'un homme dont elles ne se souviennent plus. Souvent, il ne s'agit pas d'une agression sexuelle ou d'un viol. On ne peut pas déterminer le consentement et généralement c'est parce que la jeune femme a un peu honte de ce qu'elle a fait qu'elle vient dire que c'est un viol. » Voilà ce que j'ai entendu à la brigade des mœurs, à l'hôtel de police de Rennes, il y a exactement deux ans. On m'a expliqué que j'avais été imprudente de sortir de chez moi la nuit alors que je suis une femme. Et doublement imprudente parce que j'avais bu. Qu'on me retrouve inconsciente sur un trottoir en plein hiver, sans manteau, sans chaussures, sans collant et sans culotte, ne compte pas. Ils ne retiendront que l'ivresse sur la voie publique (j'ai reçu la douloureuse six mois plus tard). Moi, je retiens les rires de la policière quand je lui ai signalé que je n'avais pas ma culotte. Je retiens l'acharnement dont il a fallu faire preuve pour qu'ils acceptent de me laisser accéder à la brigade des mœurs puis ensuite pour qu'ils m'envoient à la médecine légale. Je retiens qu'ils n'ont pas voulu faire les analyses de sang (« c'est trop cher ») et qu'ils n'ont pas voulu ouvrir d'enquête ou prendre ma plainte. Eux/elles m'ont oubliée. Je suis une goutte d'eau dans un océan de (tentatives) de dépôts de plaintes qu'ils/elles n'ont pas envie de traiter. Moi, je ne les oublie pas. Je n'oublie pas comment ils m'ont traitée. Comment ils ne m'ont pas écoutée. Comment ils m'ont ridiculisée et inculquée une dose gigantesque de culpabilité et de honte. Parler ne sert à rien. Dans ce contexte et cette structure, je veux dire. Parce que sinon je suis convaincue que parler aide. Après quelques mois de calvaire psychologique, j'ai pris mon téléphone et ai appelé le Planning Familial de Rennes. Pour prendre rendez-vous avec la psy de l'association. Il s'agit d'un homme, m'a-t-on dit, j'ai appréhendé le moment. Pourtant, ce jour-là, j'ai pris un virage essentiel à ma reconstruction. Parce que, malheureusement, des récits comme le mien, mais aussi des récits de violences en tout genre, les murs là-bas en sont imprégnés (mais ce sont des messages déculpabilisants et puissants qui y sont épinglés). Parce que l'écoute y est réelle, bienveillante et basée sur le non jugement. Parce que dans ce lieu, je peux effectuer, aujourd'hui encore, le travail nécessaire à mon évolution dans ma vie de femme. Ce qui me permet, et à une multitude d'autres personnes j'en suis certaine, de passer du moi au vous. Au nous. Je tiens à saluer le travail fondamental des associations et collectifs militant-e-s féministes, sans qui la lutte ne serait pas possible et qui apportent au quotidien, à des milliers et des milliers de femmes – en dépit des faibles moyens, voire inexistantes à certains endroits – de l'écoute, du soutien et de l'aide dans les épreuves auxquelles elles sont encore confrontées en 2017, dans une société sexiste, raciste et LGBTIphobe.



NI VUES NI CONNUES... JUSQU'À MAINTENANT !

La réhabilitation des femmes qui ont marqué l'Histoire est une thématique récurrente dans cette rubrique. On ne s'en cache pas, on adore dévorer les bouquins, romans graphiques, magazines, etc. qui retracent les parcours de celles qui ont œuvré au même titre que les hommes au développement des sociétés mais qui - parce que l'Histoire est écrite par les hommes, pour les hommes - ont été oubliées. On est donc ravi-e-s qu'un nouvel ouvrage rejoigne les étagères de notre bibliothèque, celui du collectif Georgette Sand, *Ni vues ni connues - Panthéon, Histoire, mémoire : où sont les femmes ?*, publié début octobre par les éditions Hugo&cie (collection Hugo Doc Les Simone). Entre la préface de l'historienne Michelle Perrot et la postface de la dessinatrice des *Culottées*, Pénélope Bagieu, on croise des artistes, des aventurières, des méchantes inventées ou avérées, des femmes de pouvoir, des intellectuelles, des militantes et des scientifiques. De toutes les époques, de tous les continents. Si certains parcours sont connus, comme Camille Claudel, Alexandra David-Néel ou encore Marie Curie, la force du bouquin est de proposer une majorité de portraits de noms inconnus. On découvre avec passion qu'elles ont souvent été précurseurs dans leur domaine mais dans l'ombre de leurs maris, reléguées au statut de muse ou décredibilisées, elles n'ont pas obtenu la reconnaissance méritée. Si là franchement vous ne vous dites pas que c'est une brillante idée de cadeau pour Noël, on ne sait plus quoi faire...

MARINE COMBE

MES HOMMAGES

EN MÉMOIRE DE L'UTÉRUS INCONNU

Le 18 novembre dernier, fleurs et bougies ont été déposées place de la Mairie à Rennes en hommage à l'utérus inconnu. Pourquoi ? Pour envoyer un message fort et montrer « aux responsables de cette situation notre détermination ». Comprendre alors : le collectif rennais L'Utéruse poursuit activement son combat pour l'accès égal à la santé pour toutes les femmes. Constitué depuis dix mois (lire leur interview dans YEGG#58 - Mai 2017), le collectif dénonce le quasi-monopole en Ille-et-Vilaine du laboratoire Atalante Pathologie concernant l'analyse des frottis cervico-utérins. Le 1er février, l'établissement a décidé de revaloriser la tarification de cet acte à travers un dépassement d'honoraires de 6,60 euros. « À raison de 90 000 frottis par an (soit la quasi totalité des frottis d'Ille-et-Vilaine), les femmes auront payé dans l'année plus de 540 000 euros de dépassement d'honoraires au laboratoire Atalante. Combien de temps supporterons-nous cette injustice qui pèse sur les femmes, dans l'indifférence générale ? », interroge à juste titre L'Utéruse dans un communiqué de presse, le 14 novembre. Parce que le cancer du col de l'utérus tue chaque année 1 100 femmes en France, que le dépistage pourrait éviter « le développement de 90% des cancers » et qu'en Ille-et-Vilaine, on constate malheureusement une diminution de 10% de la participation au dépistage en moins de 10 ans, il est scandaleux de sacrifier des vies pour des raisons pécuniaires. Nous, ça nous file des nausées...

MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | DÉCEMBRE 2017

• La tête
dans le texte - p.2

• Ne pas oublier
les femmes
- p.6

• Se souvenir - p.8

• La politique en bref
- p.9

• Vaginisme : c'est
quoi ? - p.10

• Stop aux violences
sexistes - p.12

• Langues d'ici et là
bas - p.28

• La culture en bref
- p.30

• Ce que nous cache
Vénus
- p.31

• Verdict - p.33

• YEGG & the city
- p.34

LA RÉDACTION | NUMÉRO 64

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr

CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

LA TRANSPHOBIE TUE



© CÉLIAN RAMIS

Depuis 1998 aux États-Unis et 2003 en France, le 20 novembre représente une journée d'action internationale commémorant les personnes trans assassinées ou poussées au suicide à cause de la transphobie. À Rennes, le TDoR a réuni environ 150 rennais-es, place de la Mairie.

Nina da Silva, 24 ans, Jenifer Pinto Toledo, 27 ans, Madeleine Delbom, 62 ans, Niurkeli, 33 ans, Ciara McElveen, 27 ans, Sherrell Faulkner, 46 ans... Qu'elles soient originaires du Mexique, du Brésil, des États-Unis, de France ou d'ailleurs, ces femmes font partie des 325 personnes assassinées ou poussées au suicide*, entre octobre 2016 et septembre 2017. Pourquoi ? Parce qu'elles étaient transgenres. Chaque année, ce chiffre – bien en deça de la réalité – augmente : en 2017, ce sont 30 décès supplémentaires en une année qui sont constatés et près de 100 depuis 2014. « La transphobie tue dans un silence assourdissant », rappelle l'association Ouest Trans, à l'initiative du 10e rassemblement rennais pour le Transgender Day of Remembrance/ Jour du Souvenir Trans. La plupart des victimes sont des femmes trans non-blanches, souvent travailleuses du sexe et migrantes, preuve que le sexisme et le racisme se croisent dans la transphobie, qui s'exprime également à travers la maltraitance médicale, la violence institutionnelle (transphobie d'État) ou encore l'invisibilisation de ces crimes. Dans des

extraits de textes lus par trois femmes trans rennaises, Solen.e Ferrandon Bescond, Roxane Gervais et Selene Tonon, les messages convergent : la situation est alarmante, l'insécurité clairement décrite et la notion de survie accablante. Depuis 2014 et la lettre de suicide de Leelah Alcorn (« Je ne pourrais reposer en paix que si un jour, les personnes transgenres ne sont plus traitées comme je l'ai été. Qu'elles soient traitées comme des êtres humains. Le genre doit être enseigné à l'école, et le plus tôt sera le mieux. Ma mort doit servir à quelque chose. »), la société n'a pas changé, comme le souhaitait l'adolescente, ne reconnaissant toujours pas la gravité de la transphobie qui agit encore dans l'indifférence totale. Pour continuer à briser le silence, en parallèle du TDoR, Ouest Trans organise une table ronde le 9 décembre, à la Maison des Associations de Rennes, autour de la thématique « Santé mentale et transphobie », en présence des associations Acceptess-T, RITA et Espace Santé Trans.

MARINE COMBE

* Liste complète des noms et causes de décès publiée sur transrespect.org.

bref

ALICE ZENITZER

C'est à Rennes, le 16 novembre, qu'ont eu lieu les délibérations finales du 30e Prix Goncourt des Lycéens 2017. Ainsi, ce dernier a été décerné à Alice Zeniter pour son roman *L'art de perdre*. L'auteure y raconte le destin, entre l'Algérie et la France, des générations successives d'une famille prisonnière d'un passé tenace. Au-delà de la question des héritages, le roman aborde la liberté d'être soi.

bref

sur la toile

chiffre du mois

14/12

L'association Sexclame ! organise la ND4J, au Diapason (sur le campus de Beaulieu, à Rennes), autour du genre et des sexualités.

chiffre du mois

le tweet du mois

Françoise Héritier décédée, nous laisse une contribution intellectuelle féministe des plus précieuses. Pionnière et inspirante dans le combat pour l'égalité des sexes.

HCE @HCEh / 16-11-2017

bref

CÉLINE GRINER

Le 11 décembre, les lauréat-es de la Fondation pour la Vocation, présidée par Elisabeth Badinter, seront récompensé-es à Paris. Parmi la promotion 2017 figure Céline Grinet, étudiante en animation 3D à Rennes. Sans coup de pouce financier de la Fondation, la jeune femme n'aurait pas pu poursuivre sa dernière année de formation, qui lui permettra ensuite de devenir animatrice 3D.

bref

sur la toile

L'ACTU FÉMININE

EST À SUMRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



NARJESS BEN AMMAR

MÉDECIN SEXOLOGUE À TUNIS ET
DÉLÉGUÉE RÉGIONALE DU CENTRE DE
LA SANTÉ DE LA REPRODUCTION DE
L'ARIANA (TUNISIE)

Entre mars 2015 et septembre 2016, elle a étudié les différentes causes de troubles et dysfonctionnements sexuels auprès de 19 couples mariés. À l'occasion du festival des Solidarités, la Maison Internationale de Rennes et l'Association Tunisienne pour l'Éducation Prénatale ont invité, le 24 novembre, la sexologue pour une conférence sur l'impact de la violence sociale sur la sexualité des femmes.

Qu'est-ce que le vaginisme ?

Le vaginisme est un processus psychophysiologique complexe qui interdit toute pénétration vaginale. L'acte sexuel est ainsi impossible, le pénis ne pouvant entrer sans être à l'origine de vives douleurs. Les organes génitaux sont normaux mais, à chaque tentative de pénétration, l'orifice vaginal se referme : il y a une contraction involontaire des muscles péri-vaginaux. Comme disait le gynécologue Kröger, « le vaginisme est à l'intromission du pénis ce qu'est le clignement de l'œil à la pénétration du moucheron. » Le terme est réservé aux causes non-organiques. Le vaginisme est dit primaire s'il débute avec la vie sexuelle de la femme et secondaire s'il survient après une période de vie sexuelle sans problème de pénétration. Les causes sont multiples : éducation stricte, éducation sexuelle inexistante ou négative, non intégration du vagin dans le schéma corporel, peur de la douleur, dégoût du corps...

La première cause est le tasfih : qu'est-ce que c'est ?

C'est un rituel présenté comme protecteur de la virginité féminine envers et contre tout rapport sexuel. Il est pratiqué sur des jeunes filles afin de préserver leur virginité. Il se déroule dans la sphère privée et il existe plusieurs variantes. Les plus connues sont le « tasfih au métier à tisser » et le « tasfih aux scarifications » et dans tous les cas il se fait en deux temps. Le 1er temps : « fermeture » : avant la puberté des petites filles (entre 6 et 10 ans). Sous son action, la jeune fille devient impénétrable et tout acte sexuel, volontaire ou forcé, n'est donc théoriquement plus possible. Le 2ème : « ouverture » de la sexualité : il se pratique la veille des noces, une seconde phase rituelle permet à chacune de retrouver ses capacités sexuelles. Plusieurs articles ont été publiés décrivant en détail les différents modes de « tasfih » et les différentes étapes et dires à chaque étape du rituel.

Comment avez-vous travaillé avec les couples et comment briser le tabou autour de la sexualité ?

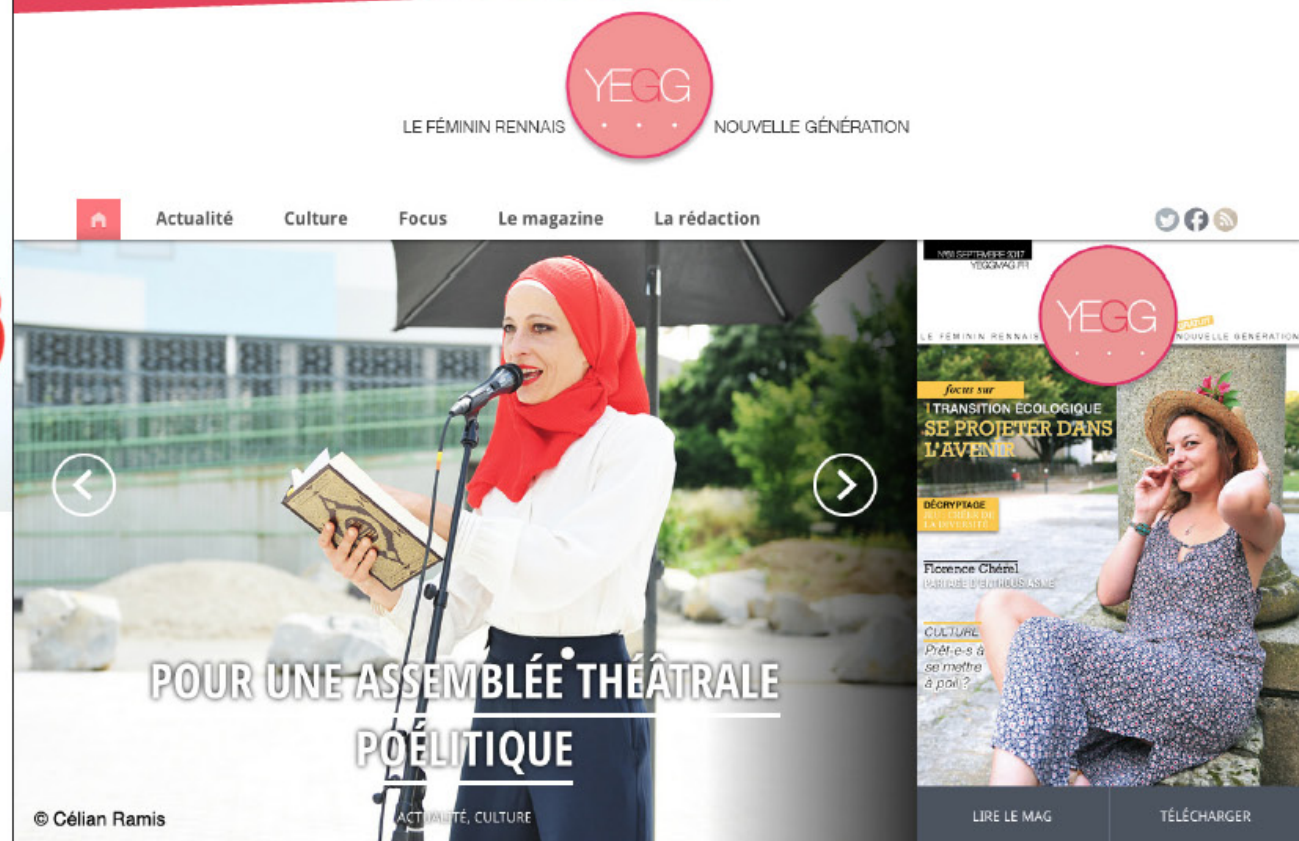
La prise en charge des femmes était basée essentiellement sur une Thérapie Cognitive Comportementale avec des exercices à domicile. L'implication du mari dès le début de la prise en charge était essentielle. Sur les 16 femmes, 13 ont réussi à surmonter leur dysfonctionnement, deux sont encore en consultation, et une est perdue de vue. Le parrainage a des effets positifs car ce sont les mêmes sensations et les mêmes vécus que décrivent les femmes vaginistes. Pour briser le tabou, il faut renforcer l'éducation sexuelle dès le jeune âge, dans les écoles, lycées et les points de rencontre des jeunes. Il faut aussi faciliter et renforcer la communication sur le sujet de la sexualité et de la santé sexuelle dans les familles, ainsi qu'instaurer des programmes de formation des parents sur l'éducation et la santé sexuelle.

© CÉLIAN RAMIS

MARINE COMBE



ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA DOSSIERS CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL



L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

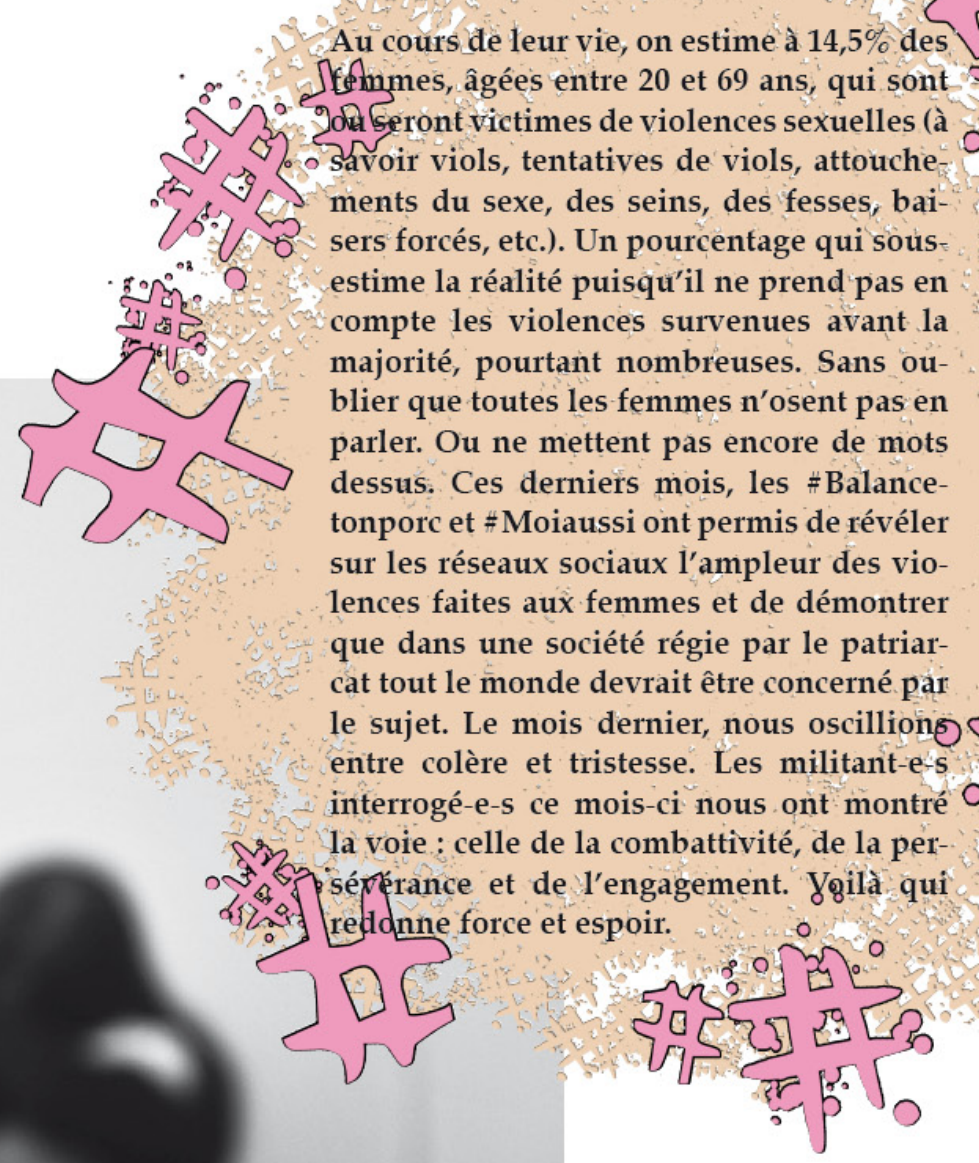
YEGG

Violences sexuelles

La lutte pour la prise de conscience



Au cours de leur vie, on estime à 14,5% des femmes, âgées entre 20 et 69 ans, qui sont ou seront victimes de violences sexuelles (à savoir viols, tentatives de viols, attouchements du sexe, des seins, des fesses, baisers forcés, etc.). Un pourcentage qui sous-estime la réalité puisqu'il ne prend pas en compte les violences survenues avant la majorité, pourtant nombreuses. Sans oublier que toutes les femmes n'osent pas en parler. Ou ne mettent pas encore de mots dessus. Ces derniers mois, les #Balance-tonporc et #Moiaussi ont permis de révéler sur les réseaux sociaux l'ampleur des violences faites aux femmes et de démontrer que dans une société régie par le patriarcat tout le monde devrait être concerné par le sujet. Le mois dernier, nous oscillions entre colère et tristesse. Les militant-e-s interrogé-e-s ce mois-ci nous ont montré la voie : celle de la combattivité, de la persévérance et de l'engagement. Voilà qui redonne force et espoir.



La honte doit CHANGER de camp !

La grande majorité des victimes de violences sexuelles (comme dans toute situation de violence) culpabilisent. Parce que la société leur dit qu'elles sont responsables. À cause de leurs tenues, de leurs comportements, de leur présence dans l'espace public... Fin 2017, obtenir le consentement de l'autre n'est pas en tête de liste des priorités... La culture du viol, entretenue par les médias, infuse encore dans tous les secteurs de la société. Sous couvert d'humour, on minimise et on banalise les violences faites aux femmes. Pourtant, la honte, elle, assène quasiment toutes les victimes qui préfèrent alors se taire, ne pas faire de vague. Si certaines réussissent à briser le silence, elles restent minoritaires à oser dénoncer les violences vécues. À la suite de l'affaire Weinstein, les langues se sont déliées, sur les réseaux sociaux dans un premier temps, et dans la rue, dans un second temps. Des témoignages qui confortent les associations et collectifs féministes – agissant depuis des mois, des années et des décennies – dans leur militantisme et qui placent leur travail au cœur d'une problématique sociétale colossale.

Depuis 5 ans se tient chaque année à l'hôtel de Rennes Métropole un colloque organisé par l'École Nationale de la Magistrature, dans le cadre du 25 novembre, journée dédiée à l'élimination des violences faites aux femmes. Le 1er décembre dernier, l'événement s'intitulait « Du sexisme aux violences sexuelles ». Et en préambule, Christophe Mirmand, préfet de Bretagne, était invité à introduire le sujet. Il a alors rappelé que les droits des femmes et l'égalité entre les sexes était une priorité du mandat d'Emmanuel Macron. Depuis plusieurs mois, c'est ce que l'on entend. La grande cause du quinquennat. Que nenni ! Faut-il rappeler que le 8 mars der-

nier, le candidat LREM annonçait nommer une femme en qualité de Première ministre s'il était élu ? Faut-il rappeler également que celui qui se veut féministe n'a pas souhaité créer un ministère des Droits des Femmes mais a relégué la question à un secrétariat d'État (c'est-à-dire sous la tutelle du Premier Ministre, qui lui ne fait pas semblant d'être macho) ? Ou encore que le 8 juillet dernier, il lâchait sans vergogne – en marge du G20 à Hambourg – que « *Quand des pays ont encore sept ou huit enfants par femme, vous pouvez décider d'y dépenser des milliards d'euros, vous ne stabiliserez rien* » ? En France, il n'a d'ailleurs pas hésité à couper drastique-

ment le budget alloué à l'égalité entre les sexes. Alors que la secrétaire d'État, Marlène Schiappa – dont le service presse a totalement ignoré notre demande d'interview et nos nombreuses relances ce mois-ci – tentait cet été de démentir les rumeurs, en parlant de « fake news », le décret n°2017-1182 inscrivait au Journal Officiel du 21 juillet 2017 : « Enfin s'agissant de la mission « Solidarité, insertion et égalité des chances » sont annulés 7,5 M€ en AE et en CP sur le programme 137 « Égalité entre les femmes et les hommes ». »

TROP PEU DE MOYENS FINANCIERS

Il faut bien avouer cependant qu'une hausse du budget de Marlène Schiappa est prévue pour 2018. Les féministes, comme Caroline de Haas,

qui avaient alors crié au mensonge concernant cette information, ont présenté un mea culpa un brin piquant, début décembre : « *Après quelques recherches force est de constater que nous nous sommes trompées. Le budget va passer de 29 772 326 € en 2017 à 29 779 727 € en 2018. Il va donc bien augmenter. De 7401€. Soit 0,0002 euros par femme (oui, vous avez bien lu). Cela ressemble à une mauvaise plaisanterie. Sans moyens, aucune possibilité de mettre en œuvre les annonces du président. Pas plus que d'en finir avec toutes les violences contre les femmes.* » Le 25 novembre dernier, le Président de la République était attendu au tournant puisqu'il dévoilait ce jour-là les mesures phares de son plan de « sécurité sexuelle », à mener sur cinq ans, en parallèle du

Les violences sexuelles c'est quoi ?

Selon la définition des Nations Unies, sont qualifiés de violence à l'égard des femmes « *tous les actes de violence dirigés contre le sexe féminin, et causant ou pouvant causer aux femmes un préjudice ou des souffrances physiques, sexuelles ou psychologiques, y compris la menace de tels actes, la contrainte ou la privation arbitraire de liberté, que ce soit dans la vie publique ou dans la vie privée.* » En France, tout acte sexuel – comprenant caresses, attouchements, pénétration, etc. – qui est commis avec violence, contrainte, menace ou surprise est interdit par la loi et sanctionné pénalement. Le viol – défini comme « *tout acte de pénétration sexuelle (dans quelque orifice que ce soit, avec le sexe, le doigt ou un objet, n.d.l.r), de quelque nature qu'il soit, commis sur la personne d'autrui par violence, contrainte, menace ou surprise.* » – constitue un crime, puni de 15 ans d'emprisonnement (20 ans s'il est commis avec une ou plusieurs circonstances aggravantes). Les agressions sexuelles – définies comme « *tout acte à caractère sexuel sans pénétration commis sur la personne d'autrui, par violence,*

contrainte, menace ou surprise » mais aussi comme « *le fait de contraindre une personne par la violence, la menace ou la surprise à se livrer à des activités sexuelles avec un tiers* » – constituent un délit, puni de 5 ans d'emprisonnement (de 7 à 10 ans si elles sont commises avec une ou plusieurs circonstances aggravantes) et de 75 000 euros d'amende. L'exhibition sexuelle (« *le fait d'imposer une exhibition sexuelle à la vue d'une personne non consentante dans un lieu accessible aux regards du public* ») est également un délit. Tout comme le harcèlement sexuel « *défini comme le fait d'imposer à une personne, de façon répétée, des propos ou comportements à connotation sexuelle qui portent atteinte à sa dignité en raison de leur caractère dégradant ou humiliant, ou créent à son encontre une situation intimidante, hostile ou offensante. Est assimilé au harcèlement sexuel : le fait d'user (même de façon non répétée) de toute forme de pression grave dans le but réel ou apparent d'obtenir un acte de nature sexuelle, que celui-ci soit recherché au profit de l'auteur des faits ou au profit d'un autre.* »



5e plan de mobilisation et de lutte contre toutes les violences faites aux femmes (2017 – 2019) et des suivants. Si des points essentiels comme l'allongement du délai de prescription pour les crimes sexuels sur mineur-e-s ou la création d'une présomption de non-consentement pour les mineur-e-s (âgées de moins de 15 ans, selon la dernière proposition) y figurent, les associations féministes déplorent que les moyens financiers ne soient #PasAuRDV. « *Les associations à Rennes font un travail incroyable, qui est très précieux. Elles font ce que le gouvernement ne fait pas. Il faut les aider, les soutenir, pour qu'elles puissent continuer d'être présentes sur le territoire. Pour les contrats aidés, on a essayé de protester mais ça n'a rien donné. Ce n'est pas facile de se positionner face à ce gouvernement. Le Président s'affiche en tant que féministe mais ne fait rien de concret. On parle de la vie des femmes là, c'est concret !* », signale Manuela Spinelli, secrétaire générale d'Osez le Féminisme 35.

Le gouvernement multiplie les effets d'annonce et les beaux discours ou non. Parce que tout en dénonçant les violences faites aux femmes, Emmanuel Macron n'oublie pas de s'inquiéter que l'on ne tombe pas « *dans un quotidien de la délation* » ou que « *chaque rapport homme-femme soit suspect de domination, comme interdit*. » Quelques jours avant, c'est le Premier

ministre qui s'inquiétait de devoir « *s'interdire une forme de séduction intellectuelle* ». Que faut-il comprendre à travers ces phrases ? Et à qui s'adressent-ils avec leur mise en garde ? Aux femmes. Encore une fois, ce sont à elles de faire attention. Faire attention de bien distinguer la drague du harcèlement, puis bien distinguer le rapport sexuel consenti d'une violence sexuelle (qui selon la définition s'effectue sous la contrainte, menace ou la surprise).

Pour Laélia, membre des Effronté-e-s Rennes, « *c'est Edouard Philippe qui aurait besoin d'une formation sur le consentement ! On se disait bien qu'ils n'allaient pas trop nous aider mais de là à imaginer qu'ils casseraient notre boulot ! Le 25 novembre, Marianne – à l'origine de l'antenne rennaise des Effronté-e-s – a fait une prise de parole vraiment bien faite car elle a mis en lumière le lien entre les violences faites aux femmes et les violences économiques. Il faut donner des moyens économiques pour agir contre ce système sexiste. Des moyens pour la formation des agents de police, pour les professionnel-le-s de la Justice, de la Santé : tout ça, c'est un choix des pouvoirs publics. Mais il faut aussi donner des moyens aux associations et non pas réduire leurs aides, parce qu'aujourd'hui des Planning Familiaux ferment par exemple ! Il faut dépasser les discours et agir. Aux Effronté-e-s, nous tenons vraiment beaucoup à l'aspect*

systemique des violences mais aussi à l'aspect économique. C'est très important ! »

LES FEMMES NE SONT PAS DES OBJETS

Parmi les axes de son plan, Emmanuel Macron entend étendre les pouvoirs du CSA aux vidéos numériques et aux jeux vidéos afin d'identifier et lutter contre les contenus pouvant entraîner à de la violence contre les femmes. Il espère ainsi réguler l'accès des jeunes à la pornographie. On ne peut critiquer cette idée, en revanche, on peut se demander si avant cela il ne serait pas utile de redéfinir clairement les missions du Conseil Supérieur de l'Audiovisuel. Ou de lui rappeler qu'il est censé être le garant du « respect de la dignité de la personne humaine » (selon le site du CSA lui-même) et doit veiller, depuis la loi Egalité et citoyenneté de janvier 2017, à l'image des femmes dans la publicité. Il a d'ailleurs rendu son rapport à ce sujet, fin octobre, mettant en lumière que les expert-e-s sont majoritairement des hommes (82% contre 18% d'expertes), que deux tiers des publicités présentant des personnages à connotation sexuelle mettent en scène des femmes (67% contre 33% des hommes) et que les stéréotypes de genre se retrouvent dans les catégories de produits (les hommes parlent d'automobile et les femmes de l'entretien de leur corps). La conclusion du président du CSA ? « *Le CSA attend de l'ensemble des acteurs concernés un débat approfondi et constant sur cette question et ne doute pas que ce document y contribuera utilement.* » Tremblez Messieurs les publicitaires et directeurs des programmes, on vous menace d'un débat ! Approfondi et constant, certes, mais largement insuffisant pour déconstruire les clichés sexistes, racistes et LGBTIphobes que la télévision véhicule au quotidien. Parce que

ce type de propos n'est pas réservé à Hanouna et ses chroniqueurs/queuses... « *L'iceberg du sexisme montre que les formes les plus graves du sexisme – les violences sont la partie émergée de l'iceberg – prennent leur ancrage dans le sexisme quotidien et banal – les remarques que l'on pense anodines, les stéréotypes de genre, les blagues graveleuses. Les médias et les publicités légitiment ces comportements.* », souligne Sonia Magalhaes, déléguée départementale chargée des Droits des Femmes et de l'Égalité femmes-hommes, lors du colloque, le 1er décembre. Dans la publicité, comme dans la plupart des émissions (de NRJ12 mais pas que), séries (de TF1 mais pas que) ou films, les femmes sont presque constamment présentées – quand elles ne sont pas réduites aux tâches ménagères, à l'assistance à la personne ou à la famille – comme des objets sexuels. Elles sont passives et dépossédées de leur sexualité. Embrasser la poitrine d'une femme sur un plateau, tenter de relever la jupe d'une chanteuse lors d'une émission (récemment, c'est à un homme en kilt que cela est arrivé, de la part d'une femme, dans un télé-crochet), se concentrer uniquement sur le physique sexy d'une chroniqueuse ou invitée, ou sur son orientation sexuelle, ou sur son origine (et son exotisme...), puis ensuite minimiser et en rigoler constitue une série de violences à l'encontre des femmes et de la dignité humaine. « *La Télévision ne réagit pas à ça. On se pose vraiment la question de qui détient le pouvoir à la télé. La pub est construite à travers le regard des hommes et on voit bien les idées imprégnées dans les mentalités.* », commente Manuela Spinelli.

STOP À LA CULTURE DU VIOL

Concrètement, selon le terme que l'on doit aux

« Les associations à Rennes font un travail incroyable, qui est très précieux. Elles font ce que le gouvernement ne fait pas. Il faut les aider, les soutenir, pour qu'elles puissent continuer d'être présentes sur le territoire. »

conjugale et familiale. Et engendre des débats houleux sur la légitime défense et l'éventualité de l'application d'une légitime défense préméditée dans le cas des violences conjugales, comme tel est le cas dans certains pays, comme le Canada. Il faudra un an de bras de fer entre les trois filles et leur avocate et le Président, ainsi que de très nombreuses signatures d'une pétition lancée par Karine Plassard sur Change.org,

pour que François Hollande accorde la grâce totale.

UNE LUTTE 3.0 MAIS SURTOUT SUR LE TERRAIN

On voit alors l'apparition de nouveaux moyens de lutte : les pétitions et les réseaux sociaux. La multiplication des outils d'information et de diffusion des messages sert l'action des militant-e-s



© CÉLIAN RAMIS

« Les conseillères du Planning Familial ont toujours entendu des histoires de violences dans le cadre des entretiens. »

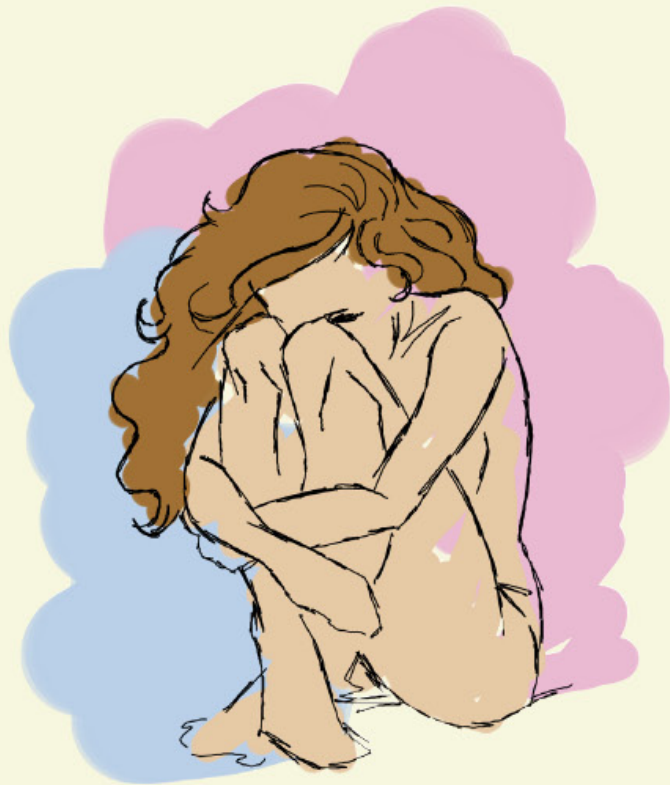
féministes qui ne cessent depuis des années et des années de dénoncer les mécanismes de la domination masculine – et on ne peut alors pas manquer l'occasion de saluer la mémoire de l'anthropologue Françoise Héritier dont les nombreux travaux ont permis une évolution de la réflexion à ce sujet. « Les conseillères du Planning Familial ont toujours entendu des histoires de violences dans le cadre des entretiens. La demande initiale n'est pas toujours sur les violences mais régulièrement la personne finit par en parler. », explique Laure Stalder, conseillère conjugale et familiale au Planning Familial 35, à Rennes. En Ille-et-Vilaine, en 2016, les chiffres de la délinquance ont fait apparaître une hausse de 22,1% des faits de violences sexuelles. « La prise de conscience d'aujourd'hui est le résultat d'un ras-le-bol. Est-ce qu'il y a plus de faits qu'avant ? Je n'en suis pas convaincue. Mais je pense que les femmes ont pu s'exprimer davantage ces derniers mois. », poursuit-elle. En effet, si on parle depuis octobre et l'affaire Weinstein de libération de la parole, on peut également penser qu'à l'échelle locale, la plateforme départementale contre les violences faites aux femmes y est pour quelque chose. À partir d'un numéro, les associations (Asfad, CIDFF 35, Planning Familial 35, SOS Victimes, UAIR) effectuent un travail en réseau afin de proposer et apporter accueil, écoute et hébergement, en fonction des situations et des besoins. Des associations également très présentes sur le terrain rennais lors des événements en lien avec les journées internationales des droits des femmes, de l'élimination des violences faites aux femmes, de la contraception, de l'avortement, de lutte contre le sida, etc.

EFFET COCOTTE-MINUTE

Les mentalités progressent. Lentement. Trop lentement. Grâce aux actions militantes, au travail de fond des structures féministes et au développement des nouvelles technologies

et des réseaux sociaux, la parole tend à se libérer. « Ça se fait petit à petit et ça a fini par exploser. Je pense que la campagne de Stop au harcèlement de rue a servi. En disant que 100% des femmes étaient concernées, ça a été vraiment marquant. C'est une problématique systémique. Avec l'affaire Weinstein et le lancement des #BalanceTonPorc et #MoiAussi sur les réseaux sociaux, ça a permis aux femmes, et à des hommes aussi, de mettre simplement un # ou alors de développer ce qu'elles avaient vécu. Elles étaient libres de s'affirmer tout en se protégeant. », analyse Laélia, du collectif Les Effronté-e-s Rennes. Un avis que partage la secrétaire générale d'OLF 35, Manuela Spinelli : « Ça a commencé par le milieu du cinéma puis ça s'est élargi. Les femmes ne sont plus isolées, il y a un effet de groupe, de soutien. Toute la société est concernée, c'est un problème social et non pas un « problème de femmes ». Ça a donné la possibilité de parler sans que la parole soit remise en cause. »

L'explosion de ce mouvement de grande ampleur prend sa source le 5 octobre avec les révélations sur le producteur américain Harvey Weinstein. Puis c'est l'effet boule de neige. C'est au tour de l'acteur Kevin Spacey d'être accusé, par des hommes, d'agressions sexuelles. En France, huit femmes accusent Thierry Marchal-Beck, ancien président du Mouvement des Jeunes Socialistes, de faits de harcèlement sexuel et d'agressions sexuelles (dans un article sur le sujet, le quotidien *Libération* relate avoir recensé également quatre autres victimes). Le scandale éclate également du côté de l'UNEF : 83 adhérentes dénoncent en signant une tribune dans *Le Monde* « le "véritable contrôle du corps des femmes" qu'ont imposé plusieurs dirigeants du syndicat étudiant pendant de nombreuses années. » La surprise n'est totale que pour une partie du grand public qui prend conscience qu'aucun milieu, qu'aucun parti, qu'aucune or-



ganisation syndicale ne sont épargnés. S'en suit alors de nombreuses affaires similaires, parmi lesquelles on retrouve les noms du théologien Tariq Ramadan, du journaliste Frédéric Haziza ou encore du chorégraphe Daniel Dobbels. Et les polémiques pleuvent, visant soit à cibler l'Islam et l'islamophobie de gauche, soit à remettre en cause la parole des femmes qui les accusent (comme cela a été le cas pour Flavie Flament lorsqu'elle a révélé les nombreux abus sexuels et viols que lui a fait subir le photographe David Hamilton). Merci Finkielkraut et BHL, on se passe aisément de vos commentaires et analyses.

RÉACTIONS NON DÉSIRABLES ET NON DÉSIRÉES

On ne peut alors que constater, malheureusement, qu'en parallèle, « une parole misogyne s'est libérée également, avec des commentaires et des affirmations d'hommes politiques par exemple, pas empathiques, avec des messages agressifs. Et là aussi, ça concerne tout le monde : du Premier ministre à l'homme dans la rue. Deux groupes se sont confrontés et on ne sait pas encore qui va l'emporter. », précise

Manuela. Les réactions sont terrifiantes. À l'horreur des propos énoncés par Eric Zemmour (et pas que...) établissant un parallèle entre les # et la délation des juifs lors de la Seconde guerre mondiale, se rajoutent ceux d'anonymes sur Facebook par exemple : « OSEZ LE MASCULINISME : Je lance aujourd'hui en ce mercredi 23 novembre mon mouvement « Osez le Masculinisme » car en tant qu'homme, célibataire, ouvertement gay je ne me retrouve absolument pas dans les propos qui nous pourrissent la vie chaque jour dans les médias et ce depuis 2 mois à propos des hommes qui sont tous des harceleurs, des violeurs, bref accusés et balancés sans preuves de tous les maux de la Terre, et tout ça entretenu par des mouvements politiques d'extrêmes gauches où l'on retrouve toujours sur les plateaux ces mêmes femmes idéologues et militantes de « osez le féministe » (on notera l'usage des minuscules, ndlr) qui ne sont qu'un ramassis d'intellectuelles qui veulent prendre le pouvoir dans tous les millefeuilles de la société. » Le post est largement plus long mais on vous épargne la suite, qui ne mentionne pas, à tort, que les plateaux ont été très occupés par les hommes, politiques ou philosophes, invités

dans les matinales à s'exprimer sur le sujet des violences sexuelles. Et pas que sur les plateaux, comme le prouve *Le Parisien* qui le 25 octobre placardait en Une 16 visages d'hommes qui « s'engagent » contre le harcèlement sexuel. Bizarrement, aucune Une similaire n'a été faite avec des visages de femmes engagées. Pourtant, on ne manque pas de militantes... Comme de journalistes et présentatrices télé (ah si, peut-être qu'on en manque, mais elles existent) absentes de la campagne contre les violences faites aux femmes. Autre exemple de réaction gerbante avec le tweet (retweetant le #balance-tapetasse), le 17 octobre, du conseiller régional breton FN, Christian Lechevalier à propos de Clothilde Courau : « Prude jeune fille, prête à signer un contrat dans la CHAMBRE de #Walsstein » (Non, ce n'est pas une erreur de notre part, ndlr). Le collectif Les Effronté-e-s Rennes a d'ailleurs réagi, à juste titre, et a décidé de porter plainte contre X, visant l'auteur du tweet derrière le compte de Christian Lechevalier.

EN FINIR AVEC L'IDÉE DE LA MAUVAISE VICTIME

Manuela Spinelli insiste : « Certains essaient d'en faire une guerre des sexes mais il faut comprendre que ce ne sont pas les femmes contre les hommes. Il s'agit des victimes face aux agresseurs. Ça implique la notion de choix, de responsabilités. Les femmes ne sont pas forcément des victimes et les hommes ne sont pas forcément des agresseurs. Ce n'est pas une guerre des sexes mais des mentalités. » Déconstruire les mythes et croyances qui régissent la culture du viol est un travail de longue haleine. Car la culpabilité, la honte et le doute peuvent constituer des facteurs de violences psychologiques à la suite de l'agression. « Pour le harcèlement de rue par exemple, on se sent mal de ne pas avoir réagi sur le coup. Alors pour le viol,

c'est puissance 10 000. Il faut qu'on se forme à ce qu'est une agression sexuelle, un fait de harcèlement, un viol, etc. Connaître précisément les définitions pour pouvoir mettre des mots sur les vécus. Cela permet de se rendre compte et ensuite de pouvoir réagir. On doit se former, sans culpabiliser les victimes,

Justifier le moindre de leurs comportements à l'égard de cet homme. Justifier qu

mis en place des groupes de paroles pour les femmes victimes de violences sexuelles : un à Saint-Malo et un à Rennes. « *Les femmes qui font la demande d'intégrer le groupe sont reçues lors d'un entretien préalable par le psychologue de l'association, Glenn Le Gal et moi-même. On cherche à savoir à ce moment-là si elles sont en capacité d'en parler avec d'autres femmes, où est-ce qu'elles en sont, si elles sont en capacité d'entendre la parole des autres et de partager. Elles s'engagent à venir au moins 6 mois, mais souvent elles restent plus longtemps. En parallèle, on leur conseille de faire un travail personnel. Elles ne sont pas obligées de le faire au Planning Familial mais c'est important qu'elles fassent un travail psy à côté.* », explique Laure Stalder. Elles sont dans des démarches judiciaires ou non, leurs demandes n'ont pas forcément abouti, ce qui importe dans le groupe, c'est l'accompagnement de la parole. Et l'écoute. Primordial ! « *Croire en ce que la personne nous dit et l'écouter, c'est très important. Le temps d'accueil, d'écoute, le non-jugement... Il faut être très disponible pour recevoir ces personnes. Favoriser la verbalisation, travailler sur les résistances, rassurer, sécuriser, tout ça est important. Il faut que la personne soit sujet et surtout que l'on ne mette pas de jugement.* », poursuit-elle.

SE POSITIONNER EN TANT QUE SUJET

Être sujet. Un élément essentiel à l'émancipation des femmes et à l'égalité entre les sexes. « *C'est ce que demandaient les femmes dans les années 70 ! Pouvoir se positionner en tant que sujet et pas en tant qu'objet. Dans l'action politique, économique, sociétale, etc. Les femmes prennent plus confiance, il y a un petit changement dans les consciences, on commence à parler de ce qu'on a vécu et à s'affirmer. J'aime cet effet de groupe qu'il y a en ce moment. Surtout parce que ce n'est pas un homme qui en est à l'origine, il ne s'agit pas d'un héros qui vient sauver le monde. Ça vient d'un groupe,*

d'une communauté. », constate Manuela Spinelli. Prendre part à cette communauté peut participer à la réappropriation individuelle de sa vie, de l'espace et de son environnement. Et la demande se fait sentir. D'une part, les associations féministes constatent un besoin : OLF 35 accueille de plus en plus de bénévoles, femmes et hommes, tout comme Les Effronté-e-s qui ont lancé l'antenne rennaise sur les volontés fortes de plusieurs militant-e-s. D'autre part, il a rapidement été ressenti que les femmes éprouvaient l'envie de se rassembler dans l'espace public. De concrétiser l'élan numérique de libération de la parole. Certaines ont scandé des slogans lors de la manifestation « #MeToo dans la vraie vie », le 25 octobre à Rennes, d'autres ont écrit leurs témoignages sur des panneaux, place de la Mairie, le même jour, et d'autres encore sont allées à la rencontre des militantes associatives pour partager leurs expériences, dans un cadre plus intime.

« *La manifestation était mixte et ça s'est bien passé. Parce que la tête de cortège était composée de femmes cis et trans, homos et hétéros. Il y avait de la mixité et de l'humilité. On peut soutenir de manière humble, c'est la bonne solution.* », commente Laélia, à propos du 2e rassemblement, organisé le 25 novembre, passant du #MeToo au #WeToogether, soulignant l'importance d'un mouvement inclusif. « *C'est vrai que les médias relaient principalement les témoignages des femmes cis et hétéros. Mais la communauté LGBTI s'est elle-aussi emparée du sujet. Dans la problématique des violences faites aux femmes par les hommes, j'ai vu les femmes trans, les bis, les lesbiennes, se sentir concernées. Par contre, dans les médias en général, elles ne sont pas entendues.* », explique Antonin Le Mée, vice-président du CGLBT de Rennes. Parce que les viols et agressions sexuelles constituent des actes punitifs ou des tentatives de correction, les personnes LGBTI sont tout aussi légitimes à accéder à la libération

« Pouvoir se positionner en tant que sujet et pas en tant qu'objet. »

de la parole et à la médiatisation des violences subies, par les agresseurs, puis très souvent par les forces de l'ordre quand ils/elles osent pousser la porte du commissariat. « *Il faut éduquer sur l'existence de ces violences, qui sont partout dans la société. Et faire un gros travail d'éducation populaire auprès des personnes concernées mais aussi auprès des décideurs au sens large : les élu-e-s, le monde professionnel, le milieu associatif, etc.* », souligne Antonin, qui précise que le Centre Gay Lesbien Bi et Trans de Rennes travaille également en réseau avec des associations féministes et LGBTIQ+ locales mais aussi nationales. Sans oublier que la structure propose également de nombreuses permanences, au local situé à Villejean, durant lesquelles l'accueil et l'écoute, dans la bienveillance et le non-jugement, sont les maîtres mots avec évidemment la convivialité et la discrétion.

FORMATIONS ET ÉDUCATION

Aujourd'hui, la plupart des associations féministes dispense des formations en interne, comme en externe. « *Aux Effronté-e-s, on a un rythme de réunions et de formations entre nous. Sur l'intersectionnalité, sur l'incarcération, et j'aimerais en faire une sur la self-défense. C'est une manière de prendre une autre conscience de son corps. On apprend à éviter, on apprend à assumer son malaise si quelqu'un est trop proche de nous, à verbaliser et expliquer son ressenti – ce qui désamorce parfois des situations compliquées et ça fait vachement du bien – et ça forme aussi les garçons.* », s'enthousiasme Laélia. L'empowerment des femmes par les femmes et l'éducation des garçons sont deux points sur lesquels Manuela Spinelli la rejoint : « *En décembre, Osez le Féminisme ! lance une campagne « Marre du rose » contre les jouets sexistes. Parce que ça commence à partir de là : les filles sont sages et restent à la maison, les garçons sont des explorateurs et sont donc plus agressifs. Il est important que les femmes accèdent à l'autonomie mais il est important aussi que les hommes prennent part au combat, il faut qu'il y ait une prise de conscience de leur part, qu'ils prennent leurs responsabilités, leur part aussi dans l'éducation des enfants, etc.* »

Former à l'égalité filles-garçons doit commencer dès la petite enfance pour éviter l'intégration des injonctions de genre. Pour éviter que les enfants intègrent les inégalités au fil de leur construction sociale. Que les filles ne soient plus cantonnées et réduites aux valeurs familiales et que les garçons ne soient plus soumis aux diktats de la virilité. Qu'on en finisse avec les rapports de force et les mécanismes de domination, qui se traduisent par toutes ces violences. Qu'on brise le tabou des sexualités, en axant davantage sur le plaisir des femmes et des hommes, plutôt que sur l'aspect sécuritaire. Délivrer une information complète, pour que chacun-e ait le choix, la liberté de s'assumer sans être jugé-e. Une éducation aux sexualités censée être obligatoire dans les établissements scolaires... Malheureusement, toutes les écoles, tous les collèges et lycées n'applique la mesure. Là encore, en toute impunité.

FÉMINISTES, TANT QU'IL LE FAUDRA

Heureusement, les féministes ne lâchent rien et associations et collectifs occupent les espaces de prévention, en ville, notamment avec les Noz'ambules et Prév'en Ville. On ne s'en cache pas, on croit en l'action militante des structures féministes, anti-racistes et LGBTI confondues, nationales comme locales. Dans la capitale bretonne, le terreau y est particulièrement fertile et le travail accompli à l'année par les féministes est indiscutable et colossal. Et on reconnaît une volonté politique – au niveau municipal comme départemental et régional – plus forte et prononcée que dans d'autres villes, y compris des villes de même taille, voire de plus grande taille. C'est parce que les militant-e-s portent le combat au quotidien, que les mentalités évoluent. Que le sentiment de colère, face à l'injustice des inégalités, des unes et des autres a pu s'exprimer collectivement, dans la rue, main dans la main avec les hommes, se transformant petit à petit en force. La vigilance est désormais plus essentielle que jamais. Pour qu'aucun retour en arrière ne soit possible. Pour ne plus avoir à avoir honte. Pour ne plus se taire. Pour ne plus subir. La honte doit changer de camp.



© CÉLIAN RAMIS

LA LANGUE, POUR AFFIRMER LEURS IDENTITÉS

De la rencontre entre l'association Déclic Femmes et la compagnie Quidam Théâtre est né un livret de paroles, *Langues en Exil au Féminin Pluriel – Le Son de Son voyage* ainsi qu'une adaptation en lecture publique, présentée en mars dernier à la Maison Bleue de Rennes. Le 30 novembre, les voix plurielles et singulières des femmes en exil résonnaient à nouveau, à l'occasion d'une représentation à la Maison de quartier de Villejean.

Depuis 10 ans, la compagnie rennaise Quidam Théâtre s'efforce de délier les langues. Au fil des rencontres, faites au hasard ou sur demande, elle a abordé de nombreux sujets intimes, confidentiels ou encore tabous comme la violence conjugale, les conditions de travail dans les abattoirs, la précarité sociale ou encore le vieillissement. Le metteur en scène, Loïc Choneau s'inspire du vécu que les personnes lui confient, comme la pièce *Je te veux impeccable, le cri d'une femme*, basée sur le récit des violences subies par Rachel Jouvét. L'an dernier, il nous confiait se définir comme un « écrivain » de spectacles de société. Ce n'est donc pas surprenant de retrouver la compagnie aux côtés de l'association d'éducation populaire, Déclic Femmes, qui accueille et accompagne les femmes étrangères, primo-arrivantes ou non, dans l'accès à

l'insertion professionnelle, sociale, culturelle ou encore citoyenne. C'est dans la continuité d'un projet global de l'association intitulé « Accès à la culture et transmission des mémoires » qu'est né le livret de paroles *Langues en Exil au Féminin Pluriel*. Et surtout c'est un projet « initié par les apprenantes », rappelle Fatima Zedira, présidente de l'association.

UNE MULTITUDE DE LANGUES

« J'ai réalisé les interviews de manière individuelle. L'idée était de voir comment on ressent le fait d'être coupées en 2, 3 ou même en 4 parfois, parce que certaines parlent plusieurs langues. C'est une chance et une souffrance. », raconte le metteur en scène, qui a ensuite rédigé les textes. Les témoignages livrent à chaque fois « un éclairage singulier sur la problématique. » Cette problématique,

c'est celle de l'arrivée dans un pays d'accueil, sans en connaître la langue. Au sein de Déclic Femmes, elles apprennent le français. Parce qu'à travers le langage, c'est pour elles l'ouverture à la culture française et l'intégration sur le territoire. Leïla, Ayshe, Priscila, Florentina, Djamilia, Sadja, Mayra, Mame, Wei Jing, Sadaf, Abirami, Hayal et Meral viennent du Maroc, de Bulgarie, du Mexique, de Roumanie, d'Algérie, du Kosovo, du Pérou, du Sénégal, de Malaisie, d'Afghanistan, du Sri Lanka et de Turquie. Côte à côte, elles témoignent et font entendre leur voix, en français principalement, mais n'oublient pas de signer une phrase dans leurs langues maternelles. Si 13 femmes, de 12 pays différents, s'expriment dans cet ouvrage, ce sont bien plus de langues qui en émanent au fil des pages.

UNE BARRIÈRE INVISIBLE MAIS RÉELLE

C'est également côte à côte qu'elles entreprennent la lecture à voix haute de certains extraits du livret. D'abord, le 7 mars dernier, dans le cadre de la Journée internationale des droits des femmes, à la Maison Bleue de Rennes, et plus récemment, le 30 novembre, à l'occasion de la Journée internationale de lutte contre les violences faites aux femmes, à la Maison de quartier de Villejean. Elles sont 10, apprenantes ou bénévoles, et font résonner les mots et propos de leurs auteures, qu'elles ne sont pas forcément. « J'étais dépendante de mon mari, de celui qui parlait la langue. Et c'était plutôt pénible ! Ne rien pouvoir faire de moi-même, ne pas pouvoir parler à quelqu'un, sans demander l'aide de quelqu'un ! Je me retrouvais comme une enfant. Une régression de plusieurs années. », déclare Priscila la Mexicaine. Mame, du Sénégal, ressent la même chose : « À mon arrivée en France, je m'adressais en diola à mon ami français. Il le comprend, mais il est incapable de répondre ! Il me disait de lui parler en français mais moi je ne pouvais pas ! Alors nous nous disputions ! Heureusement, j'ai progressé et nous n'avons plus ce problème ! Mais au tout départ, je ne pouvais pas prendre de rendez-vous... Il devait tout me traduire ! Et ça m'énervait ! » La plupart d'entre elles parlent déjà plusieurs langues. Parce que dans leur pays, elles utilisaient le dialecte de la région et apprenaient à l'école la langue officielle. Ou parce qu'elles ont bougé à plusieurs reprises. Toutes abordent les difficultés du français. Et au-delà de la frustration de ne pouvoir s'exprimer et de ne pas comprendre, ces femmes témoignent de la peur des réactions et de la peur d'être jugées idiotes. « Souvent, dans la rue ou dans les magasins les personnes s'expriment trop vite alors je ne saisis pas toujours ce qu'elles me disent. Je voudrais leur dire de ralentir, de mieux prononcer... Mais je n'ose

pas, je ne veux pas leur faire perdre leur temps », confie Florentina, venue de Roumanie. Mame s'avoue « un peu honteuse » et ne pas se sentir appartenir à la famille de son mari parce que « pour faire partie d'une famille il faut en parler la langue. »

UNE VOLONTÉ FORTE DE S'INTÉGRER

On retrouve chez elles une caractéristique commune, celle d'une volonté forte de progresser en français. Pour rompre l'isolement, le sentiment d'être « prisonnière », comme l'écrit Ayshe qui ne se décourage pas pour autant : « Mes deux enfants me lancent quelquefois qu'ils veulent retourner en Bulgarie, qu'ils ne réussissent pas à apprendre le français. « Courage les enfants ! Nous allons y arriver ! On va progresser ensemble ! Il n'y a pas de raison ! » Mais j'avoue que nous n'utilisons pas le français à la maison. En famille, nous parlons en turc. » De ce pays d'accueil, elles souhaitent découvrir la culture, comprendre comment la langue fonctionne pour ensuite s'intégrer dans un environnement dont elles auront saisi les codes. Et ainsi, devenir autonomes et entières parce qu'entre deux cultures, elles se sentent parfois étrangères ici et là-bas. Sadja est née au Kosovo : « Je dois d'abord dire que je ne suis pas fière de cette langue, le rom, même si c'est ma langue maternelle. Personne ne l'aime, elle est sans pays. C'est une langue errante, une langue de la guerre, une langue fautive de guerre. (...) Maintenant je me sens Française et je voudrais obtenir la nationalité française. Pour moi, ce serait en avoir fini avec le Kosovo, avec cette guerre de ma jeunesse. En apprenant le français, je dis que je veux rester ici, que je ne veux plus vivre en dépendant de mes cartes de séjour. » Partant de leur rapport à la langue française, ces femmes en exil se racontent, elles, leurs parcours et leurs volontés. « Être un être humain, rien de plus ». Elles se croisent dans un ressenti commun et une épreuve similaire à travers des histoires pourtant singulières qui deviennent brusquement universelles. De là émane un message fort, délivré en chœur : « Ce n'est pas parce qu'on ne parle pas la langue qu'on n'a pas le droit d'y vivre ! » Et le livret se clôture également sur un témoignage poignant, celui d'Hayal : « Nous sommes ma sœur et moi des femmes kurdes. Nous en sommes fières. En même temps, qu'est-ce que cela veut vraiment dire ? Est-ce que ça a beaucoup d'importance ? Chaque femme, avant d'être kurde, turque ou française, au-delà des drapeaux, est avant tout une femme. Une femme qui parle, qui affirme ses opinions et se bat pour elles. Ma sœur et moi voulons être deux femmes pouvant donner leurs opinions et se battre pour elles. »

I MARINE COMBE

bref

TRANSMUSICALES

Du 6 au 11 décembre a lieu la 39e édition des Transmusicales, à Rennes. Toujours pas de parité dans la programmation mais on pourra tout de même se concentrer sur certaines artistes très prometteuses, comme Laura Perrudin à l'Aire Libre de St-Jacques-de-la-Lande les 6, 7 et 10/12, Tanika Charles et Lakuta au Parc Expo le 7/12, Oreskaband au Parc Expo le 8/12 ou encore Gloria à L'Etage le 8/12.

chiffre

du

mois

2ème

édition de la conférence
« Les femmes haussent
le ton : du constat à
l'action ! », le 9 décembre,
organisée par HF
Bretagne à l'occasion des
Transmusicales.

chiffre

du

mois

bref

L'ARBRE À PIXELS

Du 20 au 22 décembre, la compagnie Atche, dirigée par Gilles Rousseau, pose son arbre numérique sur la scène du Triangle. Aux côtés du metteur en scène, on retrouve la danseuse rennaise, Faruny Paris. Ensemble, ils créent pour le jeune public un univers enchanté et poétique et domptent des tablettes. Ainsi, danse et arts numériques rencontrent la Nature sur scène et nous émerveillent.

bref

yegg aime le cinéma

« AU PIED DE LA LETTRE »
DE MARIANNE BRESSY

Ciné Arvor, Rennes / Le 16-12-17 à 11h

bref

L'ÉQUIPE DE YEGG
VOUS SOUHAITE DE
JOYEUSES FÊTES !

LES FEMMES ÉTOILÉES DE SORAYA

C'est certain, elle a du talent Soraya Dagman et un univers bien défini entre le réalisme de ses portraits et sa touche poético-cosmique. La preuve avec l'exposition « La face cachée de Vénus », à découvrir jusqu'au 27 janvier prochain à l'Antipode MJC.



© CÉLIAN RAMIS

Elle a d'abord entrepris des études littéraires, une prépa hypokhâgne. « Ça ne m'a pas plus. Trop cadré... », sourit Soraya Dagman. Elle effectue alors une Mise à Niveau Arts Appliqués avant de faire un BTS en design graphique, à Rennes. « Je préfère le dessin pur. Les codes publicitaires, ça ne me plaît pas. », rigole-t-elle. Ainsi, elle s'oriente vers l'histoire de l'art, à l'université, et entame désormais son master en reconstitution archéologique. « Je dessine depuis le lycée, même si j'ai parfois mis ça de côté, ça a toujours été là. À la fac, j'ai eu plus de temps pour faire mes dessins et j'ai commencé à les publier sur les réseaux sociaux. Et en faisant un stage à la fin de mon BTS avec une sérigraphiste, elle m'a encouragée à aller plus loin et j'ai osé me lancer. », explique la dessinatrice. Elle expose alors chez un disquaire, réalise des affiches pour l'Antipode, à l'instar de celle du Piano Day 2017, et vient aujourd'hui fixer ses cadres sur le mur de la MJC. Tous, quasiment, représentent des portraits de femmes et mêlent coups de crayons et peinture : « C'est l'aspect inédit de mon travail, la

peinture. Je teste plein de choses, comme avec les crayons, j'aime expérimenter. Et finalement, j'ai gardé parfois des choses qui au départ étaient des ratés. Ça me plaît aussi de dire que ce qui n'est pas forcément net ou beau peut s'avérer utile. Il y a du charme dans les ratés. » Pour réaliser ses œuvres, Soraya Dagman s'inspire des femmes qui l'entourent mais aussi de photographies de mode. « J'ai du mal à expliquer pourquoi je ne fais que des femmes. Il y en a beaucoup dans ma famille et j'en suis une, c'est peut-être ça. Je ne sais pas, dans les visages des femmes, il y a des émotions que j'aime retranscrire. », souligne l'artiste qui mêle au réalisme de ses traits la poésie de son imaginaire cosmique : « Je suis fascinée par l'astronomie. C'est mon plus grand regret de ne pas être astronaute. » Sans doute n'est-ce pas un hasard de découvrir un tableau représentant une femme au crâne scalpé, duquel sort, sur fond étoilé, un-e astronaute. « Le message que je veux transmettre dans mes dessins, c'est qu'on est bien plus que ce que l'on croit être », conclut Soraya.

MARINE COMBE



TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR



CERISE SUR LE GATEAU

- Verdict
- p.29
- YEGG & the city
- p.30



Cd

UTOPIA BJÖRK NOVEMBRE 2017

Ça y est ! Elle revient, en forme, avec un 9e album. L'ovni Björk nous emmène dans une Nature végétale et luxuriante. Une surprise étonnante lorsque l'on découvre les 14 chansons de l'opus, en total décalage avec la pochette angoissante sur laquelle elle s'affiche en chimère kitsch. En réalité, à y regarder de plus près, on aurait pu comprendre que les trous dans son cou et la baguette dessous symbolisent la flûte. Pour *Utopia*, la chanteuse a réuni un ensemble de flûtistes islandaises et n'hésite pas à créer des ambiances sonores nourries en parallèle de chants d'oiseaux. L'univers strange de Björk passe de glacial, métallique et synthétique, à une belle journée ensoleillée d'hiver. Elle a le génie de la borderline, celle qui nous tient en haleine, malgré la gêne et le malaise. On reste parce que l'électricité qu'elle dégage a un côté excitant et stimulant. Dans ce registre, elle s'épanouit et elle explose, dévoilant des thématiques au féminisme très assumé dans lequel se croisent sexualité et écologie. Organique et organique !

■ MARINE COMBE



Dvd

PARIS, ETC. ZABOU BREITMAN NOVEMBRE 2017

Dans Paris, il y a ces cinq femmes. Jeunes, trentenaires ou quinquas, elles vivent, découvrent ou redécouvrent Paris. Toutes à un moment crucial de leurs vies, ces femmes se croisent sans se rencontrer. Elles sont cinq façons d'être, de pleurer, de rire, de flirter, de jouir, de résister, d'aimer ou de se laisser aimer. Un récit qui ne sera pas sans rappeler quelques références comme *Sex & the city* ou *Girls*, *Paris etc* fait vivre ses figures féminines à travers leurs vies sentimentales, familiales et sexuelles. Des rôles forts et impactants tant les sujets traités et les épreuves vécues par ses femmes sont réalistes et actuels. La nouvelle série de Zabou Breitman joue sur la temporalité des histoires personnelles et montrent sans pudeur la sexualité de ses héroïnes. Si la comédie est assez passive, le drame lui est hyperactif et présent pour chacune de ces cinq femmes. *Paris etc* ne nous aura pas vraiment fait rire aux éclats ça c'est certain mais l'observation fantasque de la réalisatrice et le cynisme des dialogues dévoilent un sens véritablement amusé de l'époque et de la société. Sincère déclaration d'amour à la capitale française, la ville est, au-delà du cadre de la fiction, un personnage à part entière. Il est évident que l'auteure aura tout fait pour nous montrer que quoi qu'il en coûte la parisienne gagne sa liberté et en paye le prix. Rien n'est plus difficile que d'être libre et affranchie du système dans la ville lumière d'aujourd'hui. Le jeu éblouissant des actrices et la galerie de personnages en font une curiosité à découvrir.

■ CÉLIAN RAMIS



Cinéma

LE BRIO YVAN ATTAL NOVEMBRE 2017

Neila vit avec sa mère à Créteil. La jeune fille de 20 ans rêve d'une carrière d'avocate et suit ses études de droits à l'illustre université d'Assas de Paris. Dès son arrivée elle se confronte au professeur Pierre Mazard, réputé pour ses provocations et ses dérapages. L'homme est cinglant et sans compassion pour ses étudiants qui le voient comme un homme sadique et cruel. Menacé d'exclusion par le conseil de discipline pour l'une de ses fameuses humiliations, il devra se racheter et acceptera, pour ce faire, de coacher la jeune étudiante pour le très prestigieux concours d'éloquence. Si la tâche s'annonce ardue, l'obstination et le courage de Neila n'auront d'égaux que le cynisme et l'exigence de son professeur. À la fois scandalisée et charmée par son nouveau mentor, elle se dépassera et éblouira ce dernier et l'ensemble des jurés du concours en passant un à un les tours d'élimination. Le film aborde de manière innovante le dépassement de soi de ces jeunes nés de l'autre côté du périphérique. Le brio ou l'histoire de 2 individus que tout oppose et que l'amour du mot va réunir. Si le long métrage d'Yvan Attal flirte avec le convenu et le politiquement correct, il nous offre de savoureux dialogues entre la banlieusarde et l'intellectuel. La prestation du duo d'acteurs principaux, Camélia Jordana et Daniel Auteuil, est assez brillante. Le troisième personnage du film étant la rhétorique. Au delà de l'aspect caricatural, la comédie demeure intelligente et armée de quelques fantaisie.

■ CÉLIAN RAMIS



Livre

UN AUTRE REGARD 2 EMMA NOVEMBRE 2017

Ingénieure en informatique le jour, dessinatrice quand elle a « fini le reste », Emma s'inspire de son vécu de femme, de conjointe, de collègue, de mère de famille et de citoyenne pour proposer ses réflexions autour du quotidien. Et à travers ce quotidien, elle décrypte des phénomènes très symboliques de diverses formes de domination. On retrouve son explication dessinée de la charge mentale et du fameux « Mais fallait me demander ! », si révélateur des mécanismes du genre. On se délecte également du mordant parallèle de l'affaire du burkini en imaginant l'arrivée d'une femme et de sa fille, au Maristan, là où on ne porte aucun textile dans le haut du corps. La blogeuse mérite son succès de par l'ouverture d'esprit qu'elle offre sur différents sujets de société, comme sa manière de repenser le temps de travail et le temps passé en famille ou sa façon d'impliquer les hommes dans la répartition des tâches ménagères ou encore l'éducation des enfants. Emma s'attache à vulgariser des concepts féministes et humanistes difficiles à faire passer dans la société.

■ MARINE COMBE





YEGG & THE CITY

Épisode 46 : Quand j'ai assisté à un atelier philo sur l'égalité

Hélène Réveillard propose des ateliers de philosophie avec les enfants. Pour les aider et les accompagner dans le développement de leurs pensées. Mercredi 29 novembre, à l'occasion de la journée internationale des droits de l'enfant, elle animait une discussion philo sur le thème de l'égalité entre les filles et les garçons, à la bibliothèque Lucien Rose, à Rennes. Pendant près d'une heure, sept enfants – un seul garçon – ont échangé autour des différences spécifiques aux deux sexes... et ainsi ont pu se rendre compte qu'il était difficile de définir des particularités propres aux filles et propres aux garçons. Par le dessin, les participant-e-s ont représenté la gent féminine par des cheveux longs et des robes et la gent masculine par des cheveux courts et des pantalons. « Mais les filles aussi peuvent mettre des pantalons... », se sont-elles alors exclamées, avant que le garçon ne souligne que les hommes en Écosse portent eux aussi des jupes... Chaque élément potentiellement constitutif de différence – comme

le maquillage, les bijoux, les couleurs, etc. – s'avère à chaque fois aisément critiquable. Le rose n'est pas uniquement destiné aux filles, tout comme le foot n'est pas réservé aux garçons. Ou comme le métier de pompier. Les pompières existent. Rapidement, les petit-e-s philosophes expliquent – non sans pouffer de rire – que seul le sexe les distingue et mettent en mots la construction sociale et culturelle, qui établit les différences entre les filles et les garçons : « Y a même pas de raison pour que le rose soit une couleur de fille. Ce sont les humains qui ont décidé en fait. » Alors quand, en conclusion, Hélène Réveillard leur demande les mots qui les ont marqué lors de cet atelier, ce n'est pas un hasard si ce sont les termes « égalité », « égaux » et « mêmes droits » qui reviennent. À la question finale, « avec nos différences – qui ne sont pas liées à notre sexe mais à nos goûts, nos intérêts, etc. – peut-on quand même être égaux ? », les enfants sont unanimes et enthousiastes, c'est « oui », très clairement.

■ MARINE COMBE

CAROLE BOHANNÉ CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOOP
ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTERIE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
KARINE SABATER ARMELLE GOURVENNEC MARIA VADILLO
NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALIZÉE CASANOVA GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
FRÉDÉRIQUE MINGANT CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPERÉ MATHILDE & JULIETTE
LAURENCE IMBERNON NATHALIE APPERÉ ÉMILIE AUDREN ANOUCK MONTEUIL
ISABELLE PINEAU MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ
ANNE LE HENAFF DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
GWENAËLE HAMON MARION ROPARS
CATHERINE LEGRAND
JEN RIVAL



LES FEMMES QUI COMPTENT, CHAQUE MOIS DANS YEGG

The logo consists of the word "YEgg" in a white, sans-serif font. The "Y", "E", and "G" are white, while the second "G" is a darker shade of pink. This text is centered within a light pink circle that has a thin, darker pink border. Below the circle, three small white dots are spaced evenly.

YEgg

• • •

LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR